



Ruth Burrows

**Face
au
Dieu vivant** autobiographie

Éditions  du Carmel

Présentation auteur

Ruth Burrows
(Sœur Rachel Gregory),
carmélite anglaise du
monastère de
Quidenham, Norfolk
depuis 1948, est l'auteur
d'une dizaine d'ouvrages
sur la prière et la vie
spirituelle, elle a déjà
acquis une grande
notoriété en Angleterre
et aux États-Unis.
Elle est « à notre époque,
l'une des figures les plus
stimulantes et les plus
profondes de la tradition
carmélitaine »
(R. Williams).

Face au Dieu vivant

autobiographie

Ruth Burrows retrace pour nous sa vie,
une vie intérieure riche et
mouvementée.

D'un style incisif, elle évoque son
cheminement spirituel, sa relation à
Dieu et à l'autre, ainsi que sa vie de
prière. Grâce à sa manière personnelle et
concrète d'aborder les sujets,
elle nous plonge au cœur du combat
intime qui est le sien et, par bien des
aspects, le nôtre. Lire ce livre,
c'est apprendre à se connaître un peu
mieux soi-même au contact d'une âme
d'exception.

COLLECTION


ÉMOINS DE VIE



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

toute chose inconnue et nouvelle. Je hurlais et battais des pieds d'épouvante lorsque, bien malgré eux, mes aînés m'exposaient à une expérience inédite pour moi. J'étais une enfant pleine d'allant, vive et gaie. Mais, aussi soudainement qu'inexplicablement, je fondais en larmes en pleine liesse. Je n'étais pas du genre à pleurer discrètement en silence. Au contraire, j'avais le sanglot virulent, bagarreur ; je crachais et griffais. Avec le recul, je dirais que mes accès de rage étaient presque chaque fois dus à la peur d'une écorchée vive. Qu'on me marchât par mégarde sur les pieds, qu'un nuage passât ou que la lumière baissât, un sentiment de menace s'abattait brusquement sur moi. Me sachant vulnérable, je réagissais en déclenchant des foudres.

Mon père nous emmenait souvent en pique-niques ou à la campagne en voiture. Systématiquement, je me postais aux aguets, le nez contre la vitre arrière, au cas où un lion ou un tigre aurait surgi d'entre les arbres, prête à lancer l'alerte afin que papa accélérât. Je ne parlais à personne de ces peurs, qui se transformèrent avec les années. Vers l'âge de neuf ans, je vivais dans la crainte d'être kidnappée, car j'avais entendu des histoires d'enlèvements d'enfants et de meurtres. J'avais la hantise que les ponts et les cages d'escalier ne s'écroulent. Dans l'ascenseur qui nous menait au deuxième étage des grands magasins, terrifiée, j'agrippais la main de ma mère. Je me souviens qu'âgée de onze ans, je m'aventurai sur un appontement en bord de mer et me couvris de honte dès que j'aperçus l'eau entre les lattes en bois. Je m'accrochai à ma mère, grande fille que j'étais, cachant mon visage dans son manteau jusqu'à ce nous eûmes atteint la plateforme où se tenait la fanfare. Elle me fit asseoir dans un coin et me posa un journal sur les yeux afin de me cacher la vue de la mer omniprésente.

Un autre trait de ma personnalité se révéla avec le temps. J'avais « du caractère », comme l'on dit. J'obtenais à peu près tout ce que je voulais et étais assez rusée pour avancer masquée. J'ai évoqué ma position de guetteuse embusquée à l'arrière de la voiture. Cette revendication ne me fut jamais contestée. De même, je revendiquais une certaine place à table. La famille l'acceptait unanimement et me l'accordait tacitement. Je l'ai conservée pendant des années. Dans le tram qui nous menait tous les jours à l'école primaire, j'insistais pour avoir le privilège de passer le court trajet d'un kilomètre quatre cents debout contre le radiateur de la cabine glaciale du conducteur. Celui-ci, qui nous connaissait bien, ne me le refusa que rarement.

En grandissant, j'appris à me défendre, à renvoyer coup pour coup malgré d'humiliantes crises de larmes. Je me souviens qu'un jour, en classe, je fus réprimandée pour quelque bêtise et sommée de me présenter devant tous mes camarades. J'avais dans les six ans. Cette cuisante humiliation provoqua en moi une rage impuissante. Je relevai ma robe pour cacher dans ses plis mon visage rouge de honte, dévoilant en même temps mes dessous. Je me souviens avoir pensé – preuve que j'avais un peu de présence d'esprit – que je n'avais pas à rougir, puisque j'avais même une très jolie culotte. La maîtresse me réprimanda, avec douceur cette fois, en se retenant de rire, ce qui me rendit encore plus furieuse. J'entrepris ensuite d'enlever ma robe pour de bon, ce que j'aurais fait si elle n'avait pas volé à mon secours en me prenant dans ses bras en riant affectueusement. Elle me sauva souvent la mise. Je pense que, dans ma prime enfance, cette institutrice me comprenait mieux que quiconque. Elle était amie avec ma mère. Remarquant que j'étais transie de peur, elle m'emmenait dans l'ancre supposé du croquemitaine pour me montrer qu'il n'y avait personne. Miss Ward, c'était son nom,

nous aimait tous. Elle me dit un jour que j'étais un petit être aérien, une sorte de fée. Ma mère, pour sa part, me dit : « Cette petite n'est pas une fille d'Ève. » Les apparences étaient contre moi.

J'étais à fleur de peau et rapidement épuisée, ayant en permanence besoin de tonifiants. Un jour qu'on me sommait de terminer un saladier de crème, je me souviens m'être exclamée « C'est chouette d'être fragile ! » Mais j'avais une santé de fer. Je pris du poil de la bête en grandissant et en vins à regretter de n'être pas malade lorsqu'on apportait son goûter au lit à l'un de mes frères et sœurs indisposé, qui bénéficiait alors d'un feu dans sa chambre et se faisait appeler « mon pauvre petit biquet » par notre mère. Mon heure ne viendrait-elle jamais ? En attendant, je me rendais jour après jour à l'école en traînant les pieds, laissant le reste de la tribu confortablement installé près du feu avec les oreillons. Maman me donnait un chocolat et m'expédiait au tram. Manger ne m'intéressait guère. Très tôt, je demandai la permission de quitter la table pendant que les autres continuaient de se régaler. Pleine d'entrain, ne tenant pas en place, j'étais toujours sur la brèche.

Comme j'aimais la campagne ! À cette époque, c'était un enchantement. C'est toujours un déchirement pour moi de la voir se détériorer, de voir de charmantes prairies, qui furent jadis une mer verdoyante et fleurie, être transformées en chantiers de construction. Cela ne m'a jamais passé, et je dois me raisonner afin de remettre les choses en perspective. Je parviens à le supporter avec sérénité seulement en méditant sur l'essence éternelle de la beauté, que rien ne peut détruire.

Je nourrissais une sorte d'attachement fanatique envers notre modeste maison et notre jardin. Il y avait une grande haie d'aubépine à l'entrée, dont les abondantes fleurs blanches

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

2. *Bovril* est une marque emblématique de la culture industrielle britannique. Il s'agit d'un extrait de bœuf épais et salé à diluer dans l'eau ou à tartiner. Il était également vendu comme tonifiant dans les années 1930, lorsque Ruth Burrows était enfant.

3. Cf. Za 12,10.

TA MAIN EST SUR MOI

J'inaugurai à neuf ans une nouvelle phase de ma vie qui dura jusqu'à mes dix-huit ans, âge auquel j'entrai au Carmel, à moins qu'elle ne s'achevât un an et demi plus tôt, lors de ma « conversion ». Ce fut une période conflictuelle traversée par une quête douloureuse. Jusque-là, j'avais accepté sans réfléchir la vie dans son incisive âpreté. À présent, venait le temps de la cogitation, de la rancœur, de la rébellion. Ma sensibilité craintive cherchait des mécanismes de défense et de fuite. Dotée d'une puissante nature créatrice, je cherchai à dominer et à contrôler le flot des événements. C'est alors que mon égotisme entra en net conflit avec l'amour que je portais à ma famille, jusqu'à ce que ce dernier l'emporte progressivement. À la même époque, je commençai à me poser des questions concernant le sens de la vie et mis Dieu au banc des accusés.

L'été qui suivit le décès d'Helena, je mis toute mon énergie à jouer au garçon manqué. Grâce à mes longues jambes et à mon corps mince, j'excellais à la course à pied et pris rang dans les jeux des garçons. Notre quartier pullulait d'enfants. Nous formions ce que nous appelions « notre bande ». J'avais entendu ma mère parler avec admiration d'une coupe de cheveux courte, façon Eton¹. J'en réclamai une. J'avais tendance à m'identifier à ma mère. Cette identification est, selon moi, la principale raison pour laquelle je demandai cette coupe. Le désir irrésistible de me distinguer des autres, de prendre un risque et d'être remarquée en était une autre. Mais je devais bientôt regretter cette décision hâtive, bien que je fusse trop fière pour l'admettre. Je n'étais pas indifférente aux belles robes et aux tresses, mais, en la circonstance, je ne pouvais pas ne pas remarquer l'étrangeté de cette tête de garçon qui sortait des

frous-frous, une couronne de marguerites sur le front, qui plus est ! Je jouais et faisais la culbute avec les garçons, rentrant chez nous le menton et le front écorchés. Avaries pour lesquelles ma mère n'avait aucune compassion. Il me fallait être la meilleure. Être battue par les garçons faisait partie du jeu, mais il me déplaisait de l'être par une fille. Quand je savais d'avance que je risquais de perdre, je ne m'inscrivais pas à la course. Mon père me le fit remarquer, et seule la honte put me forcer à accepter la défaite de bonne grâce.

Même les choses ordinaires, quotidiennes, que les autres parvenaient à accepter sans sourciller, m'étaient un fardeau. Lorsque ma mère me parla des menstruations, je réagis avec des larmes de colère. « Ce machin-là tous les mois ! Ce n'est pas juste », m'écriai-je. « C'est le lot de toute femme. Pourquoi en serait-il autrement pour toi ? Tu dois l'accepter, comme nous toutes. La Sainte Vierge aussi, les avait », me tança-t-elle vertement. Cette dernière précision me fut d'un réel réconfort. Plus tard, au Carmel, on me fit comprendre que, en fait, la Vierge n'avait pas de menstruations. Cette exemption était sous-entendue par la conception virginale de Jésus. Ce fut un coup rude. Inutile de dire que je rejetai cette idée erronée au terme de ma propre enquête. J'ai toujours puisé dans l'authentique féminité de Marie, non seulement du réconfort, mais de l'inspiration et une connaissance toujours croissante de la féminité en tant que telle. Ma mère ne m'apporta aucune compréhension de la nature et du but de la menstruation. À mes yeux, ce n'était qu'un fardeau injustement imposé par Dieu ! Quel besoin avait-il de nous créer ainsi ? Pourquoi rendait-il tout si laid et difficile ? Telles étaient mes pensées secrètes. Naturellement, mon éducation catholique m'interdisait de les exprimer à voix haute. Les menstrues étaient un autre de mes malheurs qui devrait attendre mon entrée au Carmel pour être

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

émotionnellement. Par conséquent, ils jugèrent préférable d'anticiper la séparation, tant que Mary et moi-même vivions avec eux. En outre, Vim avait démissionné de son poste de directrice l'année précédente à cause de la surcharge de travail. Elle dirigeait désormais un petit pensionnat fondé depuis peu à une quarantaine de kilomètres de notre ville. Mes parents tenaient cette religieuse en si haute estime, qu'ils souhaitaient que nous restions sous sa conduite. Par ailleurs, ils étaient très insatisfaits de la tenue de notre école depuis sa démission.

J'étais contrariée par leurs projets, même si je comprenais leurs raisons, car, au fond, ils ne s'évertuaient qu'à notre bien-être. L'idée d'être pensionnaire me rebutait. Aussi déversai-je mon acrimonie refoulée sur l'école. J'éprouvais un besoin farouche de rentrer chez moi. Jusque-là, j'avais réussi à échapper à la tyrannie scolaire. Je quittais la classe chaque fin d'après-midi pour retrouver l'univers aimant de la maison. À présent, il n'y avait plus d'échappatoire. J'étais à l'école vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Je détestais cela ; j'abhorrais le fait de faire partie d'une institution ; j'éprouvais de la rancune à cause de la perte de mon indépendance et du contrôle permanent qu'exerçaient sur nous les instances supérieures de l'établissement.

Nos parents venaient nous voir tous les dimanches après-midi, mais Mary et moi rentrions chacune à notre tour le vendredi soir, afin de passer du temps avec notre mère. Les tensions s'exacerbaient entre elle et notre père. Nous autres enfants, nous avions été le ciment de leur union en même temps que l'objet de leur commun dévouement. À présent que nous n'étions plus là, notre mère souffrait de solitude dans une maison désormais vide. Notre père consacrait tout son temps et toute son énergie à son grand projet. Naturellement, maman se sentait délaissée. Je fus

profondément affectée par ce conflit. Ma compassion allait à ma mère. Son cher visage était, pour moi, comme un livre ouvert ; dans ses rides, je lisais toute sa souffrance, toute son humiliation et tout son esseulement. J'aurais fait n'importe quoi pour rester auprès d'elle, même si ma présence ne lui eût été que d'un piètre réconfort au vu de sa détresse. Mais j'aimais aussi mon père, et j'étais partagée entre pitié et colère à son égard. Son chagrin crevait les yeux. Il se jetait corps et âme dans l'action pour échapper à lui-même. Je suis sûre qu'un bon conseiller conjugal aurait facilement rétabli l'équilibre entre eux en les aidant à se comprendre mutuellement, car tous les signes indiquaient qu'ils s'aimaient énormément. Et c'était précisément pour cette raison qu'ils se blessaient réciproquement et souffraient tant. Hélas, en ce temps-là, ils n'avaient pas même idée qu'on pût chercher de l'aide auprès d'un professionnel.

L'arrivée du printemps rendit la vie au pensionnat plus agréable. J'avais toujours eu très envie de vivre à la campagne, et c'était désormais le cas. Le charmant et vénérable manoir, autour duquel se concentrait l'essentiel de l'activité scolaire, était sis dans une vallée. Un torrent vif et gracieux coulait sur un lit de rocailles juste au-dessous de nos fenêtres et enchantait nos nuits et nos jours de sa mélodie. De modestes sommets s'élevaient au-delà. Nous étions entourées de pacages au sol fertile séparés par des haies verdoyantes. C'était une région d'élevage de moutons ; pentes et vallons étaient parsemés de leurs petits points blancs. Les jonquilles poussaient avec une foisonnante exubérance, suivies par les jacinthes. Nous passions des heures merveilleuses à parcourir la vallée ou les collines, longeant de limpides ruisseaux de montagne. J'étais devenue amie avec une fille de mon âge, Sylvia, qui partageait mon attachement à la nature.

1. *Eton crop*. Coupe à la garçonne typique des années 1920.

2. Frederick William Faber (1814-1863) est un poète, romancier et théologien britannique. Il se convertit au catholicisme en 1845. Devenu oratorien, il fonda l'Oratoire de Londres et apporta son soutien à John Henry Newman ainsi qu'à l'*Oxford Movement*.

3. Paraphrase traditionnelle servant à désigner Oxford.

4. Citation d'un poème d'Edmund Spenser intitulé *Prothalamion* (1596).

5. Voir Pr 31,10-31.

6. Extrait de *Maidenhood*, un poème de 1842 par Henry Wadsworth Longfellow.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

influencé par le fait que ma mère avait été remplie d'effroi à l'idée que j'entrasse chez les trappistines. Le Carmel ne semblait pas lui faire pareillement peur. Le prêtre accepta d'écrire à la prieure d'un carmel récemment fondé avec lequel il avait quelque accointance. Il tint parole, et je fus admise.

La jeunesse a le cœur dur. Il ne me vint jamais à l'esprit que je devais rester auprès de mes parents pendant encore une année ou deux. J'étais comme un poisson hors de l'eau, et ils le savaient. Ils ne firent pas la plus petite tentative pour me retenir. Ma mère cacha son chagrin à tel point que je commençais à penser qu'elle ne s'en souciait guère. Mais à une ou deux reprises, elle versa des larmes amères. Je crus que mon cœur allait exploser. Quant à mon père, il me regarda de ses yeux marron pleins de tristesse et me dit : « Alors, comme ça, tu t'apprêtes à nous quitter, Ruthy ? » Maintes fois je le trouvai debout au pied de mon lit à me regarder dormir. Son attitude tenait de l'hébétude et de l'impuissance. Un jour, il me suivit dans ma chambre et me demanda s'il pouvait me voir dans la robe noire que mère m'avait cousue. Les parents font un bien plus grand sacrifice que la future postulante. Cette dernière s'apprête à entamer une nouvelle vie, une vie qu'elle a choisie, ce qui adoucit quelque peu la douleur de la séparation. Il n'en va pas de même pour les parents. Pour eux, la même vie continue, mais avec un grand vide.

Lorsque le moment de partir arriva, j'eus l'impression d'être sous l'effet d'un narcotique. Mon esprit était engourdi et indifférent. Après le déjeuner, ma mère dit avec douceur : « Je ferais mieux de m'activer à présent, ma chérie, cela ne sert à rien de traîner. » C'était un acte de courage. Elle essayait de me ménager. (« Je ne veux pas te rendre la chose plus pénible » avait-elle dit, le jour où elle avait craqué.) Elle m'embrassa de

façon détachée comme si je partais à l'école. Je cherchai mon père du regard, mais il n'était plus là. Pensant qu'il devait être en train de trafiquer quelque chose dans la voiture, je pris la petite allée. Soudain, j'entendis un cri interrompu. Me retournant, je le vis dans l'embrasure de la porte, les bras grand ouverts, le visage ruisselant de larmes. J'accourus vers lui et me jetai dans ses bras. Il me serra très fort, dans une brûlante étreinte, m'embrassant à n'en plus finir. Ma mère intervint avec sa délicatesse habituelle et me libéra. Ce fut ainsi que je quittai mes parents, dans une sorte de transe.

1. Ps 22,11.

2. C'est-à-dire au fondement et à la racine de l'être.

3. Cf. Thérèse d'Avila, *Vie* 13,5.

JE CHERCHE TA FACE

Je me rendis en bus au carmel choisi pour moi par le prêtre à qui j'avais demandé conseil. Je restai seule sur ma banquette, dans l'incapacité de faire la conversation. Si mes pensées s'attardaient un peu trop longtemps sur ma famille, les larmes me montaient brusquement aux yeux. Je compris que je ne devais pas penser à eux. J'avais fait deux visites au carmel précédemment. Mes parents m'avaient emmenée pour m'y entretenir avec la prieure. Ç'avait été une expérience bizarre que de m'asseoir derrière la grille, face à la silhouette toute menue et encapuchonnée qui se trouvait de l'autre côté et qui avait finalement soulevé son voile sur un visage agréable au teint frais. Elle avait parlé avec ménagements et d'un ton rassurant avec mes parents avant de me demander si j'avais des questions. Je m'étais trouvée dans l'incapacité de lui en poser une seule. Il me semblait tout à fait hors de propos de savoir comment cela se passait ou ne se passait pas derrière cette grille. J'étais décidée à tout accepter ; les détails n'avaient aucune importance. Lors de cette visite, je rencontrai également la grande et imposante maîtresse des novices, ainsi qu'une postulante. Cette dernière me fascina. J'en tirai aussitôt la conclusion que ce devait être une personne extraordinaire, celle qu'il « fallait être » et que j'étais consciente de ne pas être. Plus tard, ma mère, Mary et moi devions assister à la prise d'habit de cette postulante. La cérémonie contraria notre mère, qui la trouva tendue et sans joie.

Quoi qu'il en fût, le 1^{er} septembre 1947, j'étais assise sur un petit tabouret devant la porte de la clôture en attendant qu'elle s'ouvre. J'avais des instructions de la porterie : « Quand la porte s'ouvrira, tu entres et te prosternes avant d'embrasser les pieds de notre Seigneur et la main de notre Mère prieure. » L'oncle

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

doute son état d'esprit. La situation était lourdement tendue. J'étais l'intruse, manifestement plus appréciée et plus vive à tout point de vue. Elle dut me jalouser malgré la tendresse qu'elle me témoignait. Elle n'hésitait pas à me lancer des piques et avait tendance à se montrer hautaine et impolie, tandis que, pour ma part, grâce à l'éducation que j'avais reçue à la maison et chez les sœurs, on me tenait pour aimable et bien élevée. J'étais spontanément respectueuse de mes aînés. Ce fut ardu pour la pauvre Stefana, et j'en fus navrée pour elle. Malgré tout, la prieure marqua nettement sa préférence en la prenant auprès d'elle pour l'assister. Je ne lui enviai pas ce privilège ! Un jour notre maîtresse des novices vint m'avertir, pensant me faire une surprise agréable, que notre mère supérieure désirait que je vienne l'aider à quelque tâche. J'en pleurai presque d'appréhension. Je craignais la langue acerbe de Mère Teresa, je craignais tout ce qu'elle représentait. Si elle incarnait l'esprit du Carmel, alors je détestais le Carmel.

Plus d'une fois, je fondis en larmes sous les attaques verbales de la prieure. J'étais sensible au-delà du supportable. La coutume voulait que l'on demande la permission de quitter la chapelle en cas de quinte de toux bruyante. Un jour, à matines, à l'époque de mon postulat, ayant attrapé un mauvais rhume, je me mis à tousser sans plus pouvoir m'arrêter. Je pris mon courage à deux mains et m'approchai de la supérieure pour lui demander la permission de me retirer. D'un ton dédaigneux, elle me répondit : « Il va falloir apprendre à vous moucher correctement, voilà tout ! » De retour dans ma cellule, j'éclatais en sanglots. J'étais en colère, je me sentais seule et me languissais d'être aimée. Une autre fois, à la récréation, elle me parla sèchement parce que je dérangeais je ne sais plus quoi. Là encore, je ne pus retenir mes larmes, qui ne firent que redoubler face au constat affligeant que j'étais incapable de les retenir. Spontanément, je

me précipitai hors de la pièce, tout en sachant que je ne le devais pas, qu'il me fallait rester et accepter la souffrance et l'humiliation. Les autres membres de la communauté se montraient toujours aimables et ne me réprochèrent pas. La prieure haussa simplement les épaules et marmonna quelque chose au sujet d'un bébé pleurnichard.

Souvent Mère Teresa parlait de notre Mère Thérèse d'Avila comme si elle était dans le secret de la Sainte, citant à l'envi dits et anecdotes tirées de sa *Vie*. Du coup, j'avais tendance à les identifier toutes les deux. Pour couronner le tout, j'avais fait des incursions dans *Le Chemin de perfection* et avais pris ombrage de son attitude à l'égard des femmes – si semblable à celle de notre prieure, qui n'avait guère de respect pour ses semblables. Elle se vantait d'avoir eu l'avantage d'être élevée parmi des garçons. Ceci, nous assurait-elle, avait fait toute la différence. Nous toutes en goûtions les fruits. Mes pensées allaient vers mon exquise mère et vers mes sœurs... Je fus scandalisée par l'attitude de sainte Thérèse d'Avila envers sa propre famille, telle qu'elle la relate dans *Le Chemin de perfection*⁵. Elle vitupère contre l'attachement et ne supporte pas les « pleurnichardes ». Sainte Thérèse m'effrayait par la distance qui, selon moi, nous séparait. À vingt-huit ans, je disais encore en gémissant à mon confesseur : « Je suis sûre que sainte Thérèse ne m'aurait jamais acceptée. » – « Elle vous aurait acceptée et aurait fait de vous une excellente nonne », m'entendis-je répondre d'un ton ferme.

La novice qui avait été ma première camarade fut renvoyée. Son renvoi eut lieu dans la discrétion. Je ne l'appris que lorsqu'elle brilla par son absence à l'exercice suivant. Plus tard, elle se maria. Puis une sœur sur le point de prononcer ses vœux définitifs nous quitta. Ce fut un grand choc. On me dit que la

raison était un manque de foi persistant. Cela me parut affreux.

Le fort pressentiment qu'il n'y avait pas de Dieu m'accompagnait jusqu'à l'oratoire. On eût difficilement pu faire plus colossale anomalie ! Au bout de quelques temps, je m'ouvris à la maîtresse des novices. Je ne me souviens pas de ce qu'elle me dit. Au cours d'un des rares entretiens que j'eus avec la prieure, je lui en fis l'aveu. Avec sa brusquerie habituelle, elle me répondit : « Bien évidemment, qu'il y a un Dieu ! » Cette affirmation résolue d'une évidence m'aida cependant. Mais aucune lueur, ni la moindre pensée ne touchèrent mon âme. Pendant les deux heures d'oraison inscrites dans la Règle, les postulantes et les novices se tenaient au centre de la chapelle, face au volet noir qui barrait toujours l'ouverture donnant sur le sanctuaire. Pour la messe, on l'ouvrait, mais un voile fermait l'ouverture, par lequel on distinguait à peine le prêtre et l'autel. Nous ne devions pas être vues par le prêtre ou ses servants. La chapelle était plongée dans une obscurité étouffante. Les heures de prière étaient un pur ennui, et j'étais contente lorsque j'en étais exemptée pour une raison ou pour une autre. Mon état intérieur m'effrayait. Quelque chose allait franchement de travers chez moi. Mais je ne pouvais le dire à personne, de peur qu'on me pensât dépourvue de toute vocation à la vie contemplative. Je m'efforçais donc de provoquer une expérience à la fois susceptible de me convaincre et de me stimuler. Le noviciat possédait un ou deux traités sur la prière. Je lus qu'il existait plusieurs étapes (lecture, méditation, consolations et, enfin, prière de simplicité). La méditation et la sollicitation d'affects me semblaient tout à fait impossibles. Plutôt que d'admettre qu'il me fallait commencer par le commencement et faire preuve de patience, j'optai directement pour la prière de simplicité, et m'y consacrai pendant des durées qui impressionnèrent la maîtresse des novices. Mais je dus bientôt

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

disposée en deux rangées latérales, les sœurs converses étant toujours reléguées au fond. Les novices, lorsqu'elles participaient, s'asseyaient avec la maîtresse des novices près de la prieure. Sans fin était la liste des sujets interdits. Tout sujet personnel ou en lien avec la famille était exclu. Il était assez fréquent que la prieure fût la seule à prendre la parole.

Il n'est pas surprenant, dans de telles conditions, qu'il n'y eût personne pour remplacer Mère Teresa et qu'elle continuât d'assumer ses fonctions et de perpétuer les maux causés par son immaturité. La parole de notre Mère faisait loi. Il suffisait de dire « Notre Mère dit que... » pour obtenir une réponse immédiate. Elle semblait tout savoir. Je me souviens avoir remis en question un point d'histoire au cours d'une discussion. Je pensais, que dis-je, j'étais certaine, qu'elle se trompait. Je restai bouche bée lorsqu'une des sœurs lança sur un ton définitif : « C'est vrai. Notre Mère le dit. » J'étais postulante à l'époque. Une seule volonté s'exprimait au sein de la communauté, qui tendait à penser uniformément. Il fallait une très grande indépendance d'esprit et une véritable instruction pour ne pas douter de ce que l'on savait être vrai. Un de nos grands enseignements était que notre Mère représentait Dieu. Nous ne devions pas discuter ses ordres. Les sœurs entrées jeunes en religion n'étaient pas les seules à être réduites à la stagnation mentale par ces pratiques. Des femmes d'âge mûr et de grande expérience en acceptaient le principe sans poser de questions et y voyaient la voie royale vers « la mort à soi ». Il n'est pas douteux que cela donnât lieu à une multitude d'actes héroïques de la part d'une foule de carmélites. Autrefois, peut-être, on pouvait fermer les yeux sur cette situation, mais toute personne en ayant subi les effets néfastes doit s'élever en faux contre ce système.

Quantité d'injustices pouvaient résulter du gouvernement de la prieure, et la victime n'avait aucun recours. Le prestige de sa fonction était tel que la majorité des membres de la communauté se rangeait automatiquement du côté de l'autorité et condamnait, tout aussi automatiquement, la victime. Je remarquai que si la prieure avait une bête noire, celle-ci devenait une proscrite. Assez souvent, la nonne « infidèle », « désobéissante », celle « à qui manquait l'esprit religieux et l'humilité » était simplement un esprit potentiellement indépendant qui osait remettre en cause la prieure ou exprimer son insatisfaction, un mouvement d'humeur ou encore ce qu'elle avait sur le cœur. Rarement la méchanceté en était la cause. Les prieures étaient habituellement bienveillantes et s'efforçaient sincèrement de faire ce qu'elles pensaient être le bien des sœurs. Mais elles n'avaient aucune formation, ne se connaissaient pas elles-mêmes et, en conséquence, agissaient d'une manière compulsive évidente aux yeux des autres mais qu'elles-mêmes ne voyaient pas. Peu sûres de leurs capacités dans l'exercice de leurs fonctions, foncièrement terrifiées, la seule façon, pour elles, de parvenir à gouverner était de recourir à ce système répressif. Elles ne pouvaient s'offrir le luxe de s'entourer d'électrons libres autour d'elles. La vie en eût été infiniment compliquée, leur ministère extrêmement compromis. Il était essentiel de maintenir la relation mère-enfant : celle qui sait et celle qui ne sait pas. Peu de pratiques, voire aucune, faisaient l'objet d'une réflexion préalable. Une prieure succédait à une autre, se conformant plus ou moins au même modèle. « Cela s'est toujours fait », « C'est la coutume » étaient des explications incontestables.

Malgré les visites, il était rarissime que le visiteur¹ se vît communiquer des renseignements qui eussent pu nuire à la prieure. Plus d'une fois, je fus témoin de situations où des problèmes graves existant au sein de la communauté furent tus

au supérieur ecclésiastique, pourtant excellent visiteur. La loyauté est un instinct très fort dans une communauté de femmes, mais la première cause du silence découle de la pression exercée par le groupe ou par celle qui en est le cœur et l'âme. Même si les sœurs sont bien informées et savent qu'elles ont le devoir de référer de tout abus aux plus hautes autorités supérieures, l'ascendant et l'approbation de la prieure sont vécus comme primant ceux des autorités, qui, bien que « supérieures », ne partagent pas la vie du couvent. À mon sens, les autorités extérieures au couvent n'en ont pas suffisamment conscience. Une sœur émettant une revendication auprès du visiteur aurait aussitôt, à moins d'être coriace et d'avoir le caractère bien trempé, le sentiment de trahir la prieure. Elle aurait, ensuite, de la difficulté à la regarder dans les yeux, à se sentir encore membre de la communauté. Ce malaise pourrait facilement l'amener à admettre qu'elle a parlé. C'est pourquoi, plutôt que de subir ces pressions psychologiques, les sœurs préfèrent ne rien dire. Il faut vivre dans un groupe fermé sur lui-même pour comprendre véritablement la dynamique subtile qui en régit les relations.

Ce fut un grand soulagement pour moi que ce changement de prieure. Désormais, ma chère Sœur Agnès donnerait le *la* pour le couvent tout entier, son jugement s'imposerait. Son esprit, non celui de Mère Teresa, régnerait. Pourquoi cela me faisait-il autant plaisir ? En seconde analyse, la raison principale était l'incapacité foncière de Mère Teresa à aimer. Elle était gentille et attentionnée, et elle était portée sur la compagnie, mais je ne pouvais tout simplement pas l'imaginer s'impliquant dans une relation interpersonnelle, connaissant les angoisses d'un grand amour, ayant le sentiment que tout son bien-être dépend d'un autre. Ses capacités étaient très limitées ; ses centres d'intérêt, ses plaisirs, ses goûts et ses aversions étaient mesquins. Avec

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ses vœux. Elle me raconta comment elle avait tout laissé pour entrer au Carmel : sa carrière, l'homme qu'elle aimait. Sa désillusion était totale. Dieu n'était pas dans nos couvents. Le nôtre, en particulier, avait été fondé contre la volonté de Dieu. Sa grâce n'était pas avec nous. La communauté était déchirée par la désunion et le malaise. Elle avait espéré une amélioration avec l'élection de Mère Agnès, mais au vu de la situation actuelle, elle avait acquis la conviction qu'il ne servait à rien de s'entêter.

Bien que je fusse totalement abasourdie et ébranlée par ses paroles, je me sentis étrangement calme et responsable. Tout se passait comme si j'étais face à la grande épreuve. Mais ce ne fut pas tout. Mère Teresa m'envoya quérir et me fit, elle aussi, remarquer que je n'étais pas adaptée à la vie du Carmel, car j'avais la sensibilité bien trop à fleur de peau. Si de petits tracas m'avaient mise à bas, que serait-ce lorsque les grandes difficultés – qui ne manqueraient pas d'arriver – se présenteraient ? Je campais sur mes positions, alléguant que, en dépit des apparences, j'étais sûre de ma vocation de carmélite. Si j'avais été fondée à respecter son jugement, j'eusse pu me laisser influencer par elle, mais la connaissant, et malgré l'autorité qu'elle exerçait sur moi et l'insécurité, l'impressionnabilité et l'ébranlement qui en découlait, je ne remis pas ma vocation en doute. Mère Agnès était d'ailleurs d'un autre avis qu'elle. Mère Teresa poursuivit en se plaignant de la dégradation de l'état d'esprit qui régnait au couvent, de Mère Agnès qui ne respectait pas les Constitutions. Lorsque je lui demandai sur quel point, elle ne sut me répondre précisément, concluant qu'on pouvait respecter les Constitutions point par point tout en instaurant un état d'esprit néfaste.

Je la quittai dans une sorte de vertige. Je n'avais personne vers qui me tourner. Il me fallait en porter seule le poids. Lorsque je

fus enfin libre, je descendis au jardin. Un vent violent faisait rage, et je pus crier à pleins poumons sans risque d'être entendue. Je criai de douleur vers Dieu, lui demandant de retirer la coupe de ma vue. Mon univers venait de s'effondrer. Eu égard au couvent, tous mes espoirs étaient concentrés sur Mère Agnès. Avec elle à notre tête, nous pourrions devenir un vrai Carmel. Mais était-ce bien vrai ? Mère Teresa avait-elle raison ? Se passait-il des choses dont je ne savais rien ? Ce fut alors que je pris pour la première fois conscience du fait que ma vocation était remise en question. Mère Teresa et la maîtresse des novices avaient-elles vu juste ? Je dus également me rendre à l'évidence : si Mère Teresa redevenait prieure avant que je ne prononce mes vœux solennels, ma profession n'aurait jamais lieu.

Je passais ces atroces semaines assise dans ma cellule à me demander ce qu'il adviendrait de notre communauté, animée de si vives tensions. Je me surpris à me répéter avec force émotion un chapitre de l'*Imitation de Jésus-Christ* :

Père juste et toujours digne de louange, l'heure est venue où votre serviteur doit être éprouvé. [...] L'heure que vous avez prévue de toute éternité est venue, où il faut que votre serviteur succombe pour un peu de temps au-dehors, sans cesser de vivre toujours intérieurement pour vous. Il faut que pour un peu de temps il soit abaissé, humilié, anéanti devant les hommes [...] afin de se relever avec vous à l'aurore d'un jour nouveau. [...] Il m'est utile d'avoir été couvert de confusion, afin que je cherche à me consoler en vous plutôt que dans les hommes⁴.

Je commençais à en percevoir le sens, à trouver Dieu dans les profondeurs de ma pauvreté.

Enfin, j'écrivis au prêtre ami de ma mère qui m'avait aidée à discerner ma vocation. Je dus en demander la permission à Mère Teresa. Elle me l'accorda volontiers. Je racontai à ce prêtre tous les événements qui étaient survenus et lui demandai ce qu'il en pensait. Il mit quelque temps à me répondre, mais sa réponse fut rassurante. Il remettait les choses en perspective, relevant la

sottise inexcusable et sans équivoque de mes deux supérieures. Qui plus est, il réaffirmait sa croyance en ma vocation, disant que celle-ci ressortait explicitement des pages de ma lettre.

Dans la même période, je tombai un soir sur cette parole : « Ô abîme de la richesse, de la sagesse et de la science de Dieu ! Que ses décrets sont insondables et ses voies incompréhensibles⁵ ! » Tout au fond de mon âme, je pris conscience d'une paix inébranlable. Le monde pouvait tanguer et chavirer. Toutes choses et toutes gens pouvaient me décevoir. Moi-même, je pouvais être brisée, être une ratée intégrale aux yeux des hommes, mais rien ne pouvait m'empêcher d'aimer Dieu. J'étais confrontée à l'éventuelle désintégration de mon couvent ou à mon propre rejet par la communauté. Mais rien ne pouvait m'empêcher de me donner entièrement à Dieu. Je m'en souviens très distinctement. Simultanément, il m'était toujours impossible de concevoir que Dieu m'aimait, et ce malgré mes continuels actes de foi et mes efforts pour agir comme si je vivais dans la certitude de son amour.

Il me semble que Dieu m'a accordé la grâce de chercher la vérité et de m'y tenir fermement. Vérité signifiant ici vérité de mon être. J'ai beau être très aveugle et parler en aveugle, aussi loin que je me souviens, une lumière qui ne faiblit pas a toujours brillé dans mon cœur, me révélant à moi-même, au-delà de l'impression produite. Il me semble, également, avoir accueilli cette lumière et m'être ouverte à elle. J'ai évoqué le fait que je prenais à cœur – trop à cœur – la moindre critique. Mais à l'aube de ma vie spirituelle il me fut donné d'accéder à une profonde connaissance de moi-même. Cette connaissance se révéla être la fondation sur laquelle Dieu souhaitait bâtir. Elle me poussa dans les bras de sa miséricorde. À la fin de sa vie, Thérèse de Lisieux disait qu'elle avait « compris l'humilité du

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

La longue retraite qui précéda ma profession fut identiquement heureuse. Je la fis sous les auspices de Sœur Élisabeth de la Trinité⁶ et trouvais en elle beaucoup de soutien. À l'époque, je me sentis également attirée par Notre Dame. Je prononçai mes vœux « jusqu'à la mort » avec une grande détermination. Oui, j'étais heureuse. Je me souviens avoir jeté un coup d'œil à notre modeste jardin mal entretenu, tandis que je m'y trouvais avec la communauté le matin même. J'étais là pour toujours. En un sens, c'était une perspective consternante. Pourtant, en dépit de tout, je m'en trouvais satisfaite.

Peu de temps après ma profession, Mère Teresa nous quitta pour retourner à son ancien monastère. À l'époque, je la jugeai durement, mais, aujourd'hui, je vois les choses différemment. C'était une personne bien intentionnée mais rapidement dépassée. Elle avait perdu son équilibre, et il était évident qu'elle ne le recouvrerait pas chez nous. Les sœurs avaient reporté leur estime sur Mère Agnès. Mère Teresa dut se sentir extrêmement seule et offensée. Nous ne l'aidâmes pas suffisamment, mais je doute qu'elle eût accepté notre main tendue. J'ai la conviction que partir était justifié afin qu'elle puisse prendre un nouveau départ et se retrouver elle-même. Elle mourut environ cinq ans plus tard.

D'autres départs se succédèrent dans les années qui suivirent. Mais le pire trouble vint de Sœur Patricia, qui resta. Je voyais en elle l'image de celle que je risquais de devenir. C'était l'exemple classique de la nonne mélancolique décrite de manière si vivante par sainte Thérèse d'Avila au chapitre 7 des *Fondations*. Le nœud du problème est le besoin insatiable d'attention et d'agir à sa guise. Cette sœur-là réclamait en permanence de l'attention, sciemment mais également sans s'en rendre compte – ce qui est plus grave. Les scènes étaient sans fin, comme étaient sans fin

les maladies qui l'accablaient. Pauvre Mère Agnès ! En tant qu'infirmière, j'eus beaucoup à faire auprès de cette pauvre Sœur Patricia et appris énormément. Je la comprenais de l'intérieur comme peut-être personne d'autre ne l'aurait pu, parce que j'étais, au fond, encline aux mêmes tourments. Involontairement elle m'obligea à me contrôler encore davantage et à écarter toute tentation de poser, de jouer la comédie ou de rechercher l'attention d'autrui.

Les manifestations intempestives de cette sœur n'étaient qu'un cri désespéré dans l'attente d'une solution à son problème. Elle était totalement inapte à notre mode vie, qui était pour elle une véritable prison. Un prêtre doté de bon sens devait, plus tard, l'inciter à quitter l'ordre pour réintégrer la société civile, ce qu'elle fit.

Je ne peux pas dire que, hormis le Nouveau Testament, un livre en particulier m'ait aidé de manière spécifique. Plus tard, je devais étudier sainte Thérèse de Lisieux et trouver en elle mon âme sœur et ma guide. Mais du temps de ma profession, j'avais seule à tâtons. Cependant, je suis dotée d'une bonne mémoire et d'une solide capacité d'assimilation. Lorsque, au cours de mes lectures, je tombais sur une idée, une maxime, une intuition, je savais d'instinct qu'elle était pour moi. J'ai évoqué plus haut l'influence de saint François de Sales. Quantité d'autres paroles de lumière pénétraient mon esprit au point de faire partie de moi. Ensuite, je les oubliais ; puis, plus tard seulement, dans la conversation ou tandis que j'apportais mon aide à autrui, ces paroles me revenaient spontanément. Quinze ans après ces événements, un prêtre, qui avait de l'expérience et que je devais fréquenter longuement, me fit remarquer : « Vous avez dû lire énormément. » Je réfléchis un instant puis répondis : « Non, je n'ai pas lu énormément. J'ai lu quelques

livres, mais j'ai assimilé ce que j'ai lu ou entendu. »

Rétrospectivement, je reconnais la Providence de Dieu dans le fait de n'avoir guère trouvé de soutien chez les auteurs spirituels et d'avoir dû aller cahin-caha ma route solitaire. Lorsqu'une remarque lue ou entendue portant sur la vie spirituelle ou la vie de prière me contrariait ou me décourageait, je revenais aux évangiles, en quête d'une parole rassurante. Je rassemblai les paroles de notre Seigneur sur la prière. Quelle simplicité ! Pourquoi ne nous en tenions-nous pas là ? Pourquoi avoir écrit tous ces livres ? Tout au fond de moi, bien que je me sentisse attirée par les livres comme moyens d'apaiser mon anxiété, ils me rebutaient. Ils me donnaient l'impression que la voie menant à Dieu était une affaire de professionnels, ce qui la rendait irréaliste à mes yeux. Je constate que j'aurais pu facilement tomber dans le piège qui consiste à *rechercher* une vie spirituelle, à *rechercher* la contemplation, à devenir une femme de prière. Notre Seigneur me sauva de cet artifice. Certes, j'y cédaï de temps à autre, mais ma simple impuissance suffisait à me ramener à la vérité de ma situation, même si je n'étais pas capable à l'époque de l'identifier comme telle, tant je manquais de confiance en moi-même. Je me méprisais trop pour m'imaginer qu'aucun de mes actes, qu'aucune de mes pensées ou de mes pratiques pût recéler quoi que ce fût d'authentique. J'avais grand besoin que quelqu'un vienne confirmer les intuitions profondes qui se faisaient jour en moi.

1. Jn 1,38.

2. Jn 1,14.

3. Mt 28,10.

4. Thérèse d'Avila, *Chemin de perfection* 26,5.

5. Voir par exemple, Thérèse d'Avila, *Chemin de perfection* 1,5 ; 2,1 ; 4,1.

6. Sainte Élisabeth de la Trinité (1880-1906).

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

mais je m'efforçais également de prier en travaillant. Comme je passais seule beaucoup de temps, que ce fût au jardin ou dans les bois, je priai à voix haute. En tant que communauté, et sous l'impulsion de Mère Agnès, nous faisons scrupuleusement en sorte de limiter nos tâches aux heures de travail et de ne pas déborder sur le temps réservé à la prière. Ce faisant, nous prenions un risque, et Dieu nous en récompensa. Notre revenu était plus élevé qu'il ne l'avait jamais été malgré la réduction des effectifs. Je suis contente d'avoir connu une vie active en plein air. Je n'ai pas oublié ses bienfaits équilibrants. Mais, en même temps, je vois bien que ce n'était pas la voie la plus propice à la vie contemplative telle que la conçoit le Carmel. Plus tard, je devais m'opposer fermement à l'intégration de bétail à l'intérieur de la clôture. Nécessité fait loi, et je ne prétends pas que l'élevage nuise à l'esprit du Carmel. Simplement, l'expérience m'a montré que si d'autres moyens de subsistance sont possibles, il est préférable d'éviter l'élevage.

Lorsque l'on vit coupée du monde et que seulement de rares nouvelles nous parviennent de l'extérieur, tout récit de malheur et d'atrocité a un fort retentissement. Je m'identifiais émotionnellement avec les victimes. Comme je l'ai dit en évoquant mon enfance, j'étais extrêmement sensible aux souffrances du monde. Au Carmel, cette sensibilité s'exacerba encore. Mes pensées allaient en permanence vers les détenus des camps de concentration, vers le peuple de Hongrie, les condamnés à mort et autres malheureux. Pourquoi ces épreuves-là m'étaient-elles épargnées ? Pourquoi disposais-je de tout le nécessaire : nourriture, toit sur la tête, lit, quand tant d'autres étaient précipités dans ces grandes souffrances ? J'en parlai au Père Conrad, et il me donna un excellent conseil auquel je me tiens depuis. Il me fit remarquer que m'identifier aux victimes ne leur apportait aucune aide et me causait du tort. Dieu était avec

chacune d'entre elles individuellement. Elles bénéficiaient de grâces qui n'étaient pas miennes. Je me mettais à leur place, mais je n'étais pas elles. Mon attitude était en porte-à-faux. Je devais prier pour eux et vivre ma vocation aussi pleinement que possible. En agissant ainsi, je les aiderais. Il reste que je ne puis être complètement heureuse au point d'oublier que d'autres sont malheureux. La peine d'autrui assombriera toujours nos vies, ainsi qu'il doit en être, à mon humble avis.

Je pris également peu à peu conscience qu'au Carmel, nous partageons les souffrances intérieures du monde extérieur. Je commençais à comprendre que je n'étais qu'une personne parmi de nombreuses autres à souffrir de dépression, d'une incapacité à affronter la vie, de la peur, du sentiment de l'absence de Dieu. Lorsque je me présentai devant Dieu, je représentais une multitude, ou, pour mieux dire, je renfermais cette multitude en mon cœur. Je n'avais pas à me forcer, cela me venait naturellement, bien que s'y mêlât le sentiment, déjà mentionné, que je n'étais pas personnellement aimée de Dieu, mais seulement un visage dans une foule immense. Malgré tout, je faisais de mon mieux et Lui présentais mon cœur avec sa multitude. Je me consolai grâce à ce passage de l'Évangile, où la mère du Christ est repoussée en lisière de la foule qui se presse autour de son Fils². D'autres que sa mère, pouvaient l'approcher, tandis qu'elle-même demeurait à la périphérie. Cette implication dans le sort d'autrui, au point de m'oublier moi-même devant Dieu, devait gagner en intensité avec les années. C'était, pensais-je, la seule manière pour moi d'entrer en contact avec Dieu. Jamais je ne pus me résoudre à demander quelque chose pour moi seule. Je me rendais bien compte que cette attitude était biaisée, mais je n'y pouvais rien. C'était faire de la nécessité une vertu.

En gagnant en maturité spirituelle, j'acquis une compréhension plus étendue de l'apostolat contemplatif. Maintes et maintes fois, il me sembla que ma vie était absolument inutile. Seul le témoignage de l'Église, notamment dans l'affirmation solennelle de l'apostolat contemplatif au concile Vatican II, parvenait à me rassurer. Aujourd'hui, je comprends, non seulement de manière théorique, que l'ouverture à Dieu est ouverture du monde à Dieu. Dans l'abandon total d'un seul est plus complet l'abandon de tous. En laissant Dieu prendre de plus en plus les rênes de ma propre vie, en le laissant prendre possession de moi, de même que le feu prend possession de la bûche enflammée³, alors j'émetts lumière et chaleur pour le monde entier, même si leur influence passe complètement inaperçue.

La prière me posa toujours d'énormes problèmes. J'en perdais mon latin ! Comme je l'ai dit précédemment, j'aspirai à la prière intérieure, à trouver mon Dieu au plus intime de l'intime. Si j'essayais de prier en silence, je n'étais consciente que de moi-même. L'introspection exerçait sa tyrannie, et il me semblait que j'en étais la cause. En même temps, je pressentais que si je me trouvais moi-même, je trouverais mon Dieu. Mais je ne savais pas comment m'y prendre pour « entrer en moi-même ». Tout se passait comme si j'étais laissée à la porte de moi-même. C'était cette attirance vers l'intériorité qui me rendait difficile la méditation sur l'humanité sacrée de notre Seigneur. Je voulais prier « Dieu-au-dedans-de moi », quel que fût le sens de cette expression, mais Jésus semblait se dresser en travers de la route. Je voulais sortir de moi-même pour entrer dans l'infini, par-delà la pensée, afin de me connaître à la faveur de cette immersion en Dieu infini. Mais Jésus semblait faire obstacle. Cela ne laissait de m'inquiéter. Je me heurtais de manière vivante et en toute concrétude, aux propres paroles de Jésus « Nul ne vient au Père

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

marchande de violettes au visage pensif d'elfe. Ma mère l'avait trouvée très jolie, disant : « Elle te ressemble beaucoup ! » C'était ce visage que me renvoyait à présent la vitre.

Devenue prieure, j'entrai en contact avec l'extérieur et devins très douloureusement consciente de mes facultés et capacités, ainsi que de leur gâchis apparent.

J'entrai notamment en relation avec notre aumônier de l'époque, le Père Karl, qui était bien plus âgé que moi. Il nous témoignait une immense compassion. C'était un penseur affûté et original, un rebelle en avance sur son temps qui se montrait critique envers l'autorité et la manière dont les prélats donnaient, selon lui, une image déformée de Dieu. Il était déchiré par toutes sortes de conflits intérieurs. J'aimais son intelligence mais ne pouvais me fier à son jugement à cause de son manque de sens pratique, ni le prendre, pour cette raison, comme directeur spirituel. Mais quel ami il fut ! Avec ménagements et humilité, sans interférer, il signalait en passant ce qu'il considérait comme archaïque et absurde au sein de notre organisation. Son avis, extérieur et objectif, me fut d'un très grand secours. J'en vins à voir les choses sous le même angle, et elles cessèrent de me paraître sacro-saintes. En fait, ce qu'il disait coïncidait habituellement avec ce que je pensais mais n'osais pas admettre à cause du poids de la tradition et, dans une certaine mesure, de l'autorité. D'autre part, il stimulait mon esprit, m'incitait à penser. Il m'envoyait toute revue digne d'intérêt qui lui parvenait et sollicitait mon opinion. Nous avions l'habitude de nous retrouver une fois par mois pour discuter de théologie et de la vie religieuse. Jamais je ne lui rendrai suffisamment justice pour tout ce que je lui dois. Il m'apprit à penser avec minutie et clarté, et à ne rien affirmer que je ne puisse démontrer. Avec lui, je mettais cartes sur table. Il ne

se scandalisait jamais, et il constata bientôt que je ne me scandalisais pas non plus. Grâce à son influence, je jetai aux orties, sans même m'en rendre compte, l'image de la nonne et de la prieure « bien comme il faut » et m'autorisai à être la personne spontanée que j'étais. « Ne jouez pas à celle qui croule sous le poids des fonctions de prieure que Dieu a mis sur ses épaules comme un pesant fardeau. Vous aimez être prieure. Ne me dites pas le contraire. Vous êtes faite pour cela. Quand on est fait pour un travail, on ne peut que le désirer. Foncez, et enfouissez vos “*Ah, ah, ah Domine !*” dans un grand trou. Vous êtes une prieure sacrément douée ! » disait-il.

On imaginera ma joie, après tant d'années d'extrême isolement et de refoulement. Je ne pouvais réellement communiquer avec personne au sein de la communauté. Toutes les sœurs s'appuyaient sur moi dans une plus ou moins large mesure. Je portais une lourde responsabilité et étais complètement seule. Dieu me donna le Père Karl pour ami et exutoire. L'admiration qu'il me portait n'était pas feinte ; et, connaissant son sens critique et son exigence en matière de religion, j'y puisais du contentement et des encouragements. J'avais besoin de cette confirmation extérieure, tant mon sentiment d'insécurité était grand, bien que je fisse bonne figure et preuve de beaucoup de confiance en soi dans ma manière d'aborder les choses. Qui plus est, je me doutais vaguement qu'il m'aimait. Plus tard, il devait me le dire, avec sa timidité et son inhibition coutumières. Notre amitié dura jusqu'à sa mort. Il avait trouvé en moi quelqu'un auprès de qui il pouvait épancher tout son malheur.

Très rapidement les rôles furent inversés. Je ne lui parlai jamais de ma désolation intérieure. Je m'étais rendu compte que je ne le pouvais pas. Il fut dupe sur ce point et me prit pour argent comptant. Plus il me confiait ses propres incertitudes et

son désarroi, moins je pouvais chercher du soutien en lui. Je dois avouer que, en réalité, il devint une présence écrasante qui eût été insupportable, compte tenu de ma propre angoisse, si Dieu n'avait envoyé quelqu'un à mon secours. Quoi qu'il en fût, je n'éprouve que gratitude envers le Père Karl. Il m'a tout donné, et je pense avoir été pour lui une amie sincère et fidèle. Il pleura lors de notre dernier entretien.

Pendant une courte période, le Père Bernard fit office d'aumônier. C'était un homme très religieux qui avait acquis une certaine réputation comme directeur spirituel. Sans beaucoup le fréquenter, il me semblait cependant des plus mortifiés et austères. Il me faisait plutôt peur. En même temps, je me sentais poussée à lui parler, craignant de refuser une grâce si je ne le faisais pas. J'étais toujours convaincue d'avoir besoin d'un directeur spirituel masculin et ne perdais pas espoir que Dieu y pourvût un jour. D'un autre côté, je redoutais un possible attachement. Il me semblait inévitable de m'attacher à l'homme de confiance à qui je me confierais entièrement. Toutefois, il était peu probable que cela arrivât avec le Père Bernard, car il avait une vingtaine d'années de plus que moi.

J'étais oppressée par mes difficultés intérieures mais avais une peur bleue de me livrer au grand jour. N'importe quel directeur spirituel un peu perspicace aurait démasqué l'imposteur en moi. Mais ne valait-il pas mieux voir mes craintes confirmées ? Dieu serait toujours là, et peut-être que ce prêtre m'aiderait à trouver le bon chemin ? Mon atroce manque de confiance en moi et mon sentiment d'insécurité recouvraient, sans l'annuler jamais, l'abandon foncier dont j'ai parlé. Jusqu'à il y a peu, lorsqu'il m'arrivait de me raconter moi-même à d'un directeur, je n'abordais que la détresse, l'absence apparente de foi, de toute vie spirituelle authentique, les distractions incessantes. En

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Mon Dieu, grâce te soit rendue pour la splendeur de ma vie.

1. Probablement pour une crèche vivante ou une petite représentation théâtrale.
2. Cf. Rm 8,39.
3. Cf. 2Co 12,9.
4. Mt 28,10.
5. Cf. Mt 14,28.
6. 1Co 15,28.
7. Le premier verset reprend en partie la prière du *Trisagion* (voir Is 6,3 et Ap 4,8). Le second verset est une collusion de Ct 2,10 et 14.

TABLE DES MATIÈRES

Note du traducteur

Avant-propos : Lettre à Mère Elsa de Jésus

J'entends au matin ton amour

Ta main est sur moi

Tu es à moi

Je cherche ta face

Gémissant en travail d'enfantement

Mon espérance, elle est en toi

La lumière de la vie

C'est le Christ qui vit en moi

Collection *Témoins de vie*

Ils ou elles ont choisi le Christ pour le mettre au cœur de leur vie, qu'ils soient consacrés ou laïcs. La collection *Témoins de vie* raconte ces existences toutes données, dans la joie ou dans les combats, dans la prière ou dans l'action. Une collection pour écouter ces témoins de vie.

1. *Thérèse d'Avila, qui es-tu ?*, Jean Abiven, 1999 (réédité dans la coll. *Carmelight*, 2019)
2. *Francis Jammes. Le ciel retrouvé*, Koseph Zabalo, 2001 (épuisé)
3. *La marche à la mort. Trois ans de captivité du carmel de Séoul, 1950-1953*, Sr Marie-Madeleine, 2000 (coll. *Carmelight*, 2018)
4. *Guite, la sœur d'Élisabeth de la Trinité*, Jean Rémy, 2003 (coll. *Carmelight*, 2020)
5. *Teresa de los Andes, la Sainte au cœur de feu*, de Muro Eduardo-Gil, 2003
6. *Sœur Marie du Saint-Esprit. Je dis « oui » à l'Amour*, Marie de l'Annonciation, 2003 (coll. *Carmelight*, 2021)
7. *Le Saint de Toulouse s'en est allé... Père Marie-Antoine de Lavaur*, Jacqueline Baylé, 2006
8. *Le cristal et le feu. Marie-Élisabeth de la Transfiguration, carmélite*, Carmel de Tous les Saints, Hongrie, 2007 (coll. *Carmelight*, 2021)
9. *Je ne me suis pas dérobée... Journal*, Sr Kinga de la Transfiguration, 2012 (coll. *Carmelight*, 2017)
10. *De la pharmacie au Carmel... et du Carmel au martyr. Bse Maria Segrario*, José Vicente Rodriguez, 2013
11. *Anne de Saint Barthélemy, compagne et infirmière de Thérèse d'Avila, fondatrice du Carmel en France et en*

Belgique, Belen Yuste – Sonia Rivas – Caballero, 2014

12. *Comment Thérèse visita la Russie et le Kazakhstan. Journal de voyage des reliques de Thérèse de Lisieux en 1999*, Sr Tamara Teuma, 2014 (épuisé)

13. *Laisser voir Dieu. Dans le sillage de Berthe Grialou, sœur du P. Marie-Eugène de l'Enfant-Jésus*, Claude Escallier, 2015

14. *Guérie !* Marie-Paul Stevens, 2016

15. *Marie Pila. Née pour aimer en vérité*, Claude Escallier, 2019

La plupart de nos titres sont aussi disponibles en e-book, sur le site : www.editionsducarmel.com